

Deuxième partie

CHAPITRE I

EUGENIE GRANDET

1) RÉSUMÉ

L'action de ce roman se passe entièrement à Saumur, petite ville sur les bords de la Loire. Balzac commence par nous en décrire les vieux quartiers et nous indique quelques traits du caractère de ses habitants. Ensuite il nous conduit à la maison de M. Grandet que tout le monde appelle le père Grandet et qui est sans doute l'homme le plus riche de Saumur. Balzac nous raconte comment s'est faite cette fortune: Grandet, un tonnelier, a acheté pas très cher des biens du clergé lorsqu'ils ont été mis en vente sous la Révolution; il a épousé la fille d'un riche marchand de planches dont il a eu une fille unique, Eugénie. Sous le Consulat, il est devenu le maire de la ville. Balzac nous donne ensuite quelques renseignements sur la manière dont le père Grandet a fait prospérer sa fortune que tout le monde estime considérable, mais que personne ne peut évaluer exactement. Mais bien qu'extrêmement riche le père Grandet est resté simple, il continue à vivre comme autrefois et se conduit en égoïste et en avare. Il a une servante, Nanon, qui fait tout le travail dans la

maison et qui le sert fidèlement. Le père Grandet ne reçoit presque personne; de temps en temps seulement les Cruchot, une importante famille de Saumur et les des Grassins, une famille de banquiers de la ville, viennent dîner chez lui et faire une partie de loto. Il y a en effet un neveu Cruchot qui épouserait volontiers Eugénie; et il y a un fils des Grassins qui, lui aussi, l'épouserait volontiers. Ils sont bien placés l'un et l'autre pour savoir ce que représente la fortune qu'elle doit hériter un jour. A l'occasion de l'anniversaire d'Eugénie -elle a 23 ans -tous sont ainsi réunis et font leur partie de loto chez les Grandet lorsqu'on frappe à la porte. C'est Charles Grandet, un cousin d'Eugénie, qui arrive de Paris où son père est commerçant.

Agé de 22 ans, Charles s'est habillé aussi élégamment que possible; en effet il veut frapper par son air parisien les provinciaux chez qui il se rend. D'autre part, il ne sait pas pourquoi son père l'envoie à Saumur et il veut y paraître à son avantage. Et tous les gens réunis justement ce soir - là chez le père Grandet sont persuadés que, s'il vient dans cette ville de province, c'est certainement parce qu'un mariage est en train de s'arranger, entre lui et Eugénie. Celle-ci d'ailleurs ne peut s'empêcher d'être

émue en regardant Charles. Le père Grandet, lui, lit avec attention la lettre de son frère que Charles lui a apportée. Pendant ce temps, on prépare la chambre de celui-ci. Et lorsque, la soirée finie, Charles s'installe dans cette chambre, triste, mal meublée et froide, il se demande s'il est vraiment chez ce monsieur Grandet, ancien maire de la ville, et qui semble bien pauvre.

Le lendemain, le père Grandet apprend à sa femme et à Eugénie la grande nouvelle: son frère a fait faillite à Paris et s'est suicidé. D'ailleurs, Cruchot qui le rencontre dans la rue lui montre le journal où cette nouvelle est annoncée. Charles ne sait pas encore cette nouvelle, ni qu'il n'a rien à hériter; Eugénie, en apprenant cela, se trouble beaucoup car elle est déjà amoureuse de son cousin et le vieux Grandet se moque d'elle à ce sujet. L'intention de celui-ci est d'envoyer Charles aux Indes où il essaiera de faire fortune; il lui paiera le voyage jusqu'à Nantes. Cependant il vient de réaliser une fortune en vendant son vin au moment propice, là où il est le plus cher.

Le père Grandet réfléchit à la manière de régler les affaires de son frère; il ne voudrait pas que le nom de Grandet soit mêlé à une affaire douteuse. Il envoie donc des Grassins à Paris; lui-même va à Angers terminer une

spéculation sur l'or où il gagne beaucoup. Charles de son côté se prépare à partir. Mais pendant les quelques jours qui lui restent à passer à Saumur, ses sentiments envers Eugénie deviennent de plus en plus tendres et ils se promettent mutuellement de s'attendre; lorsque Charles reviendra, riche il l'espère, il épousera Eugénie.

Mais le jour de l'An approche, Grandet a l'habitude, ce jour-là, de compter ses pièces d'or et de compter aussi celles de sa fille. En effet, chaque année, il lui donnait une pièce d'or pour le premier janvier. D'ailleurs, Grandet qui à ce moment-là spéculait sur l'or, a besoin des pièces d'Eugénie pour les placer elles aussi. Lorsqu'Eugénie lui apprend qu'elle n'a plus son or, il entre dans une colère telle que sa mère prend peur et qu'on doit la conduire dans sa chambre. Et comme sa fille refuse obstinément de lui dire ce qu'elle a fait de cet or, Grandet lui ordonne de rester dans sa chambre jusqu'à nouvel ordre. Les Cruchot et les des Grassins s'étonnent, lorsqu'ils viennent chez Grandet de ne plus voir ni la mère, ni la fille. Finalement la vérité se répand dans la ville. Mais comme la santé de Mme Grandet devient de plus en plus mauvaise, Cruchot lui fait remarquer que, si elle meurt, Eugénie pourra réclamer sa part d'héritage. Alors Grandet fait enfin venir un

médecin et se réconcilia avec sa fille. Mais malgré ces soins tardifs, Mme Grandet meurt. Alors Cruchot fait signer à Eugénie une pièce par laquelle elle renonce à sa part d'héritage. Cinq années se passent alors sans que rien vienne troubler la monotonie de leur vie. Puis Grandet, se sentant faible, doit mettre sa fille au courant de ses affaires. Il meurt et Eugénie hérite une immense fortune;

Eugénie a alors 30 ans; les Cruchot et les des Grassins viennent souvent chez elle pour lui tenir compagnie et aussi en pensant au beau parti que représente maintenant Eugénie. Mais elle pense toujours à Charles, absent depuis maintenant 7 ans. Et pourtant celui-ci ne lui a jamais écrit.

En ce moment même, il est sur le bateau en train de revenir des Indes; il s'y est enrichi, surtout par des moyens malhonnêtes d'ailleurs. Sur ce bateau, Charles fait la connaissance de la famille d'Aubrion; ils ont une fille de 19 ans et Charles voit tout de suite l'intérêt qu'elle peut présenter pour lui. D'accord avec la famille, il décide donc d'épouser Mlle D'Aubrion, ce qui lui permettra d'avoir un titre d'abord, et aussi peut-être des fonctions intéressantes au gouvernement. Eugénie est atterrée lorsqu'elle apprend ce mariage. Elle décide alors de son côté d'épouser M. Cruchot de Bonfons, Président de tribunal,

et elle désintéresse sur sa propre fortune les créanciers du père de Charles; celui-ci peut donc épouser Mlle d'Aubrion. Mais Eugénie perd son mari peu de temps après. Alors elle reste enfermée dans sa maison et, malgré ses richesses, se remet à vivre aussi parcimonieusement que le faisait le père Grandet.

2) COMPOSITION

"Eugénie Grandet" est un des romans les plus célèbres de Balzac, il forme le premier volume des "Scènes de la Vie de Province". C'est un roman de 256 pages, 31 divisé en six chapitres et terminé par une conclusion.

Le premier chapitre est en quelque sorte une présentation des lieux où se passe l'action et des personnages qui en sont les acteurs. En effet, à la fin de ce chapitre, nous savons où se trouve la maison du père Grandet, et comment elle est faite à l'extérieur et à l'intérieur. C'est là le cadre unique de la vie d'Eugénie Grandet, sa fille. Nous faisons aussi connaissance avec tous les personnages qui reparaîtront à un moment ou à un autre dans le roman, c'est à dire les trois membres de la famille Grandet de Saumur, leur servante Nanon, les trois membres de la famille Gruchot et les trois membres de la famille des Grassins. Charles Grandet, neveu de père Grandet, apparaît à la fin du chapitre.

31 Balzac: Eugénie Grandet (Garnier, Paris, 1961)

La seule action qui s'y trouve est justement l'arrivée de Charles. Tout le reste de ce premier chapitre, long de 42 pages est uniquement descriptif. Balzac nous décrit longuement et avec précision les lieux et les personnages, ce qui est, comme je l'ai indiqué, la manière habituelle de faire de Balzac.

Le titre de ce chapitre est "Physionomies Bourgeoises". Mais ce mot physionomie qu'on emploie habituellement en parlant de l'ensemble des traits du visage, Balzac l'emploie dans un sens beaucoup plus large. En effet, ce chapitre commence ainsi :

"Il se trouve dans certaines villes de province des maisons dont la vue inspire une mélancolie égale à celle que provoquent les plus sombres, les landes les plus ternes ou les ruines les plus tristes..... Ces principes de mélancolie existent dans la physionomie d'un logis situé à Saumur, au bout de la rue montueuse qui mène au château, par le haut de la ville". 32

Il est donc clair que, pour lui, une habitation a une physionomie comme une personne, donc qu'une habitation, donne un visage, exprime quelque chose. Mais, avant d'étudier ces "Physionomies bourgeoises", il convient de voir comment est construit ce premier chapitre.

Partant de l'aspect général des villes de province, Balzac en arrive à Saumur dont il nous décrit une rue avec ses boutiques; c'est au haut de cette rue que se trouve la maison des Grandet ou "la maison à Grandet" comme dit Balzac. Ensuite, par un retour en arrière, nous apprenons qui est ce Grandet et comment sa fortune s'est faite entre 1789 et le moment où débute l'action du roman, c'est à dire en 1819. Ce retour en arrière s'étend sur 13 pages, à la suite desquelles Balzac commence la description de la maison Grandet pour laquelle il reprend l'expression "la maison à Grandet". Cette expression encadre donc l'historique de Grandet comme, en quelque sorte, deux parenthèses. Et d'ailleurs, si on supprimait cette partie, on se rendrait compte que les phrases se continuent l'une l'autre:

"Après avoir suivi les détours de ce chemin pittoresque, dont les moindres accidents réveillent des souvenirs et dont l'effet général tend à plonger dans une sorte de rêverie machinale, vous apercevez un renforcement assez sombre, au centre duquel est cachée la porte de la maison à M. Grandet. 33

Les deux piliers et la voûte formant la baie de la porte avaient été, comme la maison, construits en tuffeau, pierre blanche particulière au littoral de la Loire, et si molle que sa durée moyenne est à peine de deux cents ans". 34

33 Ibid., p. 5..

34 Ibid., p. 18.

Cette deuxième phrase reprend donc avec la porte la description au point où elle en était 13 pages plus tôt, Ensuite Balzac nous peint l'intérieur de cette maison, en particulier la grande salle du rez-de-chaussée, et la façon dont elle est meublée. Il en profite pour nous faire le portrait de la grande Nanon, sa servante; elle fait partie de la maison comme les meubles, au fond. Balzac en reste là mais nous prévient que la description des autres pièces de la maison nous sera donnée au fur et à mesure des événements qui s'y passeront.

Alors seulement commence l'histoire proprement dite, avec l'anniversaire de sa fille Eugénie, un jour de novembre 1819; celle-ci a alors 23 ans. C'est à cette occasion que nous faisons connaissance avec les Cruchot et les des Grassins qui viennent, après le dîner, souhaiter à Eugénie un bon anniversaire et faire tous ensemble une partie de loto. C'est pendant cette partie qu'arrive Charles, ce qui intrigue tout ce monde; lui-même d'ailleurs ne sait pas pourquoi son père l'a envoyé là. Maintenant nous avons fait connaissance avec tous les personnages du roman.

Le deuxième chapitre est intitulé "Le Cousin de Paris"; en effet c'est Charles qui en est le centre. Au point de vue du temps, il n'y a pas de coupure entre ce chapitre et le

chapitre précédent. Dans celui-ci, nous étions chez Grandet le soir de l'anniversaire d'Eugénie; dans ce nouveau chapitre, nous sommes le même soir, au même endroit. Balzac nous fait de façon détaillée le portrait de Charles et nous peint les réactions de tous les personnages en face de ce nouvel arrivant, tandis que Grandet, impertubable, lit la lettre tragique de son frère. Ce chapitre nous conduit jusqu'au moment où tout le monde va se coucher. Balzac qui, dans le premier chapitre, ne nous avait dépeint que la grande salle du rez-de-chaussée, nous fait maintenant la description des deux étages où se trouvent les chambres. C'est au premier étage, en particulier, que se trouve la fameuse chambre, fermée comme une forteresse, où se trouve le trésor de Grandet et où, seul, lui-même pénètre.

Le chapitre suivant, "Amours de Province", est aussi long à lui seul que les deux premiers chapitres réunis. Il nous peint la journée du lendemain: l'émotion lorsque Grandet apprend à sa femme et à sa fille ce que contenait la lettre de son frère, ce dont il n'avait pas parlé la veille au soir; comment il l'annonce à Charles lui-même; l'amour pour Charles en train de se développer dans le cœur d'Eugénie, amour qui l'entraîne à tout faire pour aider son malheureux cousin. C'est dans ce chapitre que

commence à se manifester une certaine opposition entre le père et la fille. Celle-ci avait jusque-là subi passivement l'autorité paternelle. Aujourd'hui, elle a tendance à vouloir faire preuve d'indépendance vis-à-vis de son père; elle pense que celui-ci pourrait faire pour son neveu plus qu'il ne fait et elle en arrive, mais encore sur des points de détail, à agir en cachette de son père pour essayer d'adoucir le régime de vie de la maison et pour être compatissante à son malheur. C'est ainsi que se manifeste tout d'abord son amour pour lui. Quant à Grandet, après avoir annoncé la nouvelle, il quitte la maison et va s'occuper de ses champs et de ses affaires, en apparence comme si de rien n'était.

Le quatrième chapitre est différent des trois premiers. L'action en est partagée entre ce que fait Charles, ce que fait Eugénie et ce que fait le père Grandet. Le titre lui-même, "Promesses d'avare, serments d'amour", montre bien les deux centres d'intérêt du chapitre. D'autre part, Grandet va à Angers pour y vendre de l'or et des Grassins va à Paris pour essayer de désintéresser au moindre prix les créanciers du père de Charles. Quant à la durée, elle s'allonge beaucoup dans ce chapitre. Tout d'abord, Balzac nous raconte en détail ce qui se passe la nuit et le jour

suivant, Puis, durant cinq jours, nous suivons le développement de l'amour entre Charles et Eugénie, jusqu'au départ de Charles. Puis le chapitre continue pour nous montrer les opérations que des Grassins fait à Paris. Et alors le temps passe plus vite et à la fin du chapitre nous en sommes cinq ans après la mort du père de Charles. Le vieux Grandet n'a toujours pas payé les dettes de son frère et nous apprenons à cette occasion que Charles a fait déjà fortune aux Indes.

"Chagrins de famille" est le titre du chapitre suivant. Nous y apprenons en effet la mort de Mme Grandet d'abord et celle du père Grandet lui-même. Mais cette fois, c'est Eugénie qui est au centre de l'action. C'est elle d'abord qui est enfermée par son père pour avoir donné son or à Charles, c'est elle aussi qui assiste sa mère au moment de sa mort en 1822, puis son père, à son tour en 1827, dans la scène célèbre où il se fait compter par elle toutes ses pièces d'or. C'est elle enfin qui se trouve maintenant la plus riche héritière de Saumur. Et tandis que nous apprenons le mariage de Nanon, nous restons sans nouvelles de Charles qui n'a jamais écrit.

Ce chapitre commence au moment du départ de Charles; il s'étend donc sur sept années. Nous y apprenons ce

qui se passe à Saumur tandis que des Grassins est à Paris, c'est-à-dire ce qui se passe dans la même période que la deuxième partie du chapitre précédent. Cette longue période de sept années est marquée par trois événements: le 1^{er} janvier 1820, scène entre Eugénie et son père au sujet des pièces d'or; 1822, mort de la mère d'Eugénie; 1827, mort du père Grandet. Balzac saute d'un événement à l'autre par de simples phrases de liaison. Par exemple, après avoir dépeint la mort de Mme Grandet, il écrit: "Cinq ans se passèrent sans qu'aucun événement marquât dans l'existence monotone d'Eugénie et de son père". Et cela nous conduit à la description de la mort du père.

Le dernier chapitre "Ainsi va le monde" nous annonce le retour de Charles à Paris et son projet de mariage avec une jeune fille de la noblesse; c'est la rupture avec Eugénie qui a donc attendu sept ans inutilement. C'est alors qu'elle décide d'épouser M. de Bonfons, mais à condition que ce soit un mariage blanc, car elle garde dans son cœur "un sentiment inextinguible". Une brève conclusion nous apprend que son mari meurt peu de temps après et qu'elle devient veuve à trente-trois ans. A partir de ce moment-là elle se remet à vivre, malgré sa richesse, comme faisait le père Grandet.

3) DESCRIPTIONS

Elles sont nombreuses dans ce roman. On peut y trouver des exemples de tout ce qui peut se décrire; rues, maisons, intérieurs, vêtements, personnages, etc.....

On retrouvera dans tous les romans de Balzac ces sujets de descriptions. "Eugénie Grandet" nous peint la mélancolie de la vie d'une jeune fille dans une ville de province, mélancolie dont la cause est dans la société de cette petite ville et dans le caractère du père. Cette mélancolie, Balzac veut nous la faire sentir par le cadre dans lequel vivent ces gens.

Il est intéressant de comparer la situation de la "maison à Grandet" dans Saumur et celle de la chambre de Grandet dans sa maison. Sa maison se trouve au haut d'une rue de Saumur; de même sa chambre se trouve au haut de l'escalier. A l'entrée de la maison, il y a une porte que Balzac décrit ainsi:

"La porte, en chêne massif, bruns, desséchée, fendue de toutes parts, frêle en apparence, était solidement maintenue par le système de ses boulons, qui figuraient des dessins symétriques. Une grille carrée, petite, mais à barreaux serrés et rouges de rouille, occupait le milieu de la porte bâtarde et servait, pour ainsi dire, de motif à un marteau qui s'y rattachait par un anneau et frappait sur la tête grimaçante d'un maître clou". 35

35 Ibid., pp. 18-19

Et voici maintenant la description de celle de la chambre:

"Arrivé sur le premier palier, il aperçut trois portes peintes en rouge étrusque et sans chambranles, des portes perdues dans la muraille poudreuse et garnies de bandes en fer boulonnées, apparentes, terminées en façon de flammes comme l'était à chaque bout la longue entrée de la serrure". 36

On voit que dans les deux cas ces portes sont bien celles que l'on imagine abritant un trésor. Plusieurs mots semblables invitent à les comparer; "Le système de ses boulons" pour l'une, et des "bandes en fer boulonnées" pour l'autre; même le rouge de la rouille de la première semble correspondre au rouge étrusque de la seconde; de plus on peut remarquer que Balzac emploie le mot muraille lorsqu'il parle des portes des chambres, mot qui conviendrait aussi bien et même mieux pour parler de la partie où se trouve la porte extérieure. Ce n'est pas tout: le milieu de la porte extérieure est occupé par une grille à barreaux serrés; on en trouve une aussi dans la chambre de Grandet:

"L'unique croisée d'où elle tirait son jour était défendue sur la cour par d'énormes barreaux en fer grillagés". 37

36 Ibid., p. 63.

37 Ibid., p. 63.

Tout cela évoque bien les précautions que peut prendre un avare pour protéger son trésor. Car Grandet est un avare. Balzac ne nous le dit pas toute de suite, mais il nous le fait sentir par la description qu'il en fait. Après nous avoir fait comprendre que la fortune de Grandet est immense, Balzac nous dit que

"Ses seules dépenses connues étaient le pain
pénit, la toilette de sa femme, celle de sa
fille et le pavement de leurs chaises à l'église;
la lumière, les gages de la grande Nanon,
l'étamage de ses casseroles; l'acquittement des
impositions, les réparations de ses bâtiments
et les frais de ses exploitations". 38

Il n'achetait donc rien pour se nourrir; il se faisait fournir cela par ses fermiers et obligeait sa femme et sa fille à vivre aussi frugalement que lui, comme s'il était pauvre. Grandet achète un château, mais va le voir "par l'occasion d'une charrette qui y retournait" 39 Enfin il était "toujours vêtu de la même manière, qui le voyait aujourd'hui le voyait tel qu'il était depuis 1791" 40 Dans le portrait physique qu'il était de Grandet, Balzac indique un certain nombre de détails qui se rattachent évidemment aux théories de Lavater et de Saint-Gall sur la

38 Ibid., p. 12.

39 Ibid., p. 17.

40 Ibid., p. 14.

physionomie. La phrase suivante l'indique nettement:

"Son front, plein de lignes transversales, ne manquait pas de protubérances significatives". 41

Et il termine ainsi son portrait:

"Cette figure annonçait une finesse dangereuse, une probité sans chaleur, l'égoïsme d'un homme habitué à concentrer ses sentiments dans la jouissance de l'avarice et sur le seul être qui lui fût réellement quelque chose, sa fille Eugénie, sa seule héritière". 42

Mais c'est à propos de sa mort que Balzac nous peint d'une façon plus caractéristique son comportement d'avare. Malade, incapable de se déplacer, il passe ses derniers jours à regarder son or qu'Eugénie étale devant lui. La vue des objets en or ou en argent que tenait le prêtre venu lui donner l'extrême-onction semble même le réveiller. Et ses dernières paroles sont pour recommander à sa fille de bien veiller sur ses richesses.

Il faut noter enfin que, à propos de ce cas particulier, Balzac fait un certain nombre de réflexions sur les avares en général. Par exemple:

"Les avares ne croient point à une vie à venir, le présent est tout pour eux. Cette réflexion jette une horrible clarté sur l'époque actuelle, où, plus qu'en aucun autre temps, l'argent domine les lois, la politique et les mœurs. Institutions, livres, hommes et doctrines, tout conspire à miner la croyance d'une vie future, sur laquelle l'édifice

41 Ibid., p. 13.

42 Ibid., p. 14.

sociel est appuyé depuis dix-huit cents ans". 43

Et un peu plus loin :

"Il se rencontrait en lui (Grandet), comme chez tous les avares, un persistant besoin de jouer une partie avec les autres hommes, de leur gagner légalement leurs écus. Imposer au vrai, n'est-ce pas faire acte de pouvoir, se donner perpétuellement le droit de mépriser ceux qui, trop faibles, se laissent ici-bas dévorer? Oh! qui a bien compris l'agneau paisiblement couché aux pieds de Dieu, le plus touchant emblème de toutes les victimes terrestres, celui de leur avenir, enfin la souffrance et la faiblesse glorifiées? Cet agneau, l'avare le laisse s'engraisser, il le parque, le tue, le cuit, le mange et le méprise. La pâture des avares se compose d'argent et de dédain". 44

Nous avons vu à propos de la maison de Grandet que Balzac nous invite parfois à faire des comparaisons. D'autres fois, il veut marquer des contrastes. Il en est ainsi lorsqu'il décrit les vêtements de Grandet et ceux de son neveu, Charles. Là encore, on retrouve pour l'un comme pour l'autre des détails qui ne semblent là que pour nous inviter à les comparer.

Le vieux Grandet, par exemple, a des gants. Mais ces "gants aussi solides que ceux des gendarmes lui dureraient vingt mois". 45. Balzac nous parle aussi des gants de

43 Ibid., p. 110.

44 Ibid., p. 115.

45 Ibid., p. 14.

Charles, mais c'est pour signaler qu'ils sont si fins qu'Eugénie "aurait voulu pouvoir en toucher la peau satinée". 46

Grandet a un seul gilet, toujours le même, c'est "un gilet de velours à raies alternativement jaune et puce, boutonné carrément". 47. Quant à Charles, il avait emporté "sa collection de gilets les plus ingénieux: il y en avait de gris, de blancs, de noirs de couleur scarabée, à reflets d'or, de pailletés, de chinés, de doubles, à châle, ou droits de col, à col inversé, de boutonnés jusqu'en haut, à bouton d'or". 48

Grandet a une cravate noire, Charles aussi, mais Balzac nous dit que celle-ci est en satin. Grandet a un large habit marron à grands pans, Charles a une redingote de voyage pincée à la taille.

On pourrait citer ainsi d'autres exemples encore, montrant le contraste entre l'habillement et le comportement du vieil avare et ceux de son jeune neveu, dépensier et élevé sans souci. Tout le début du deuxième chapitre a uniquement pour but de nous faire remarquer ces contrastes:

46 Ibid., p. 47.

47 Ibid., p. 14.

48 Ibid., p. 44.



"M. Charles Grandet, beau jeune homme de vingt-deux ans produisait en ce moment un singulier contraste avec les bons provinciaux que déjà ses manières aristocratiques révoltaient passablement, et que tous étudiaient pour se moquer de lui". 49

On voit donc que si les descriptions sont nombreuses dans ce roman, ce n'est pas par souci de réalisme, comme le feront plus tard Flaubert et Maupassant, c'est pour que le lecteur en tire des conclusions sur les lieux ou sur les personnages.

CHAPITRE II

LA COUSINE BETTE

1) RÉSUMÉ

L'action commence à Paris en 1838. Un certain M. Crevel, commerçant enrichi, arrive chez le baron Hulot. Seule, la femme de celui-ci, Adeline, est à la maison avec sa fille Hortense et une cousine, Lisbeth, surnommée Bette. Il doit être question du mariage d'Hortense, mariage difficile car la famille est presque ruinée, et cela surtout à cause du baron Hulot; celui-ci dépense des sommes folles pour entretenir une actrice. Crevel, qui est très au courant de cette situation veut bien prêter de l'argent pour que le mariage puisse se faire mais il veut qu'en échange Mme Hulot devienne sa maîtresse. Elle refuse.

Mme Hulot est très belle, mais sa cousine, Lisbeth, ne l'est pas du tout et cela la rend jalouse. Lorsqu'Adeline petite paysanne de Lorcins est devenue la femme du baron Hulot, ce mariage inespéré et magnifique ne fit qu'augmenter la jalousie de sa cousine. Mais elle sait cacher ce sentiment et les Hulot l'ont recueillie chez eux où elle tient compagnie à leur fille Hortense. Elle a maintenant 28 ans et n'a jamais pu se marier. En ce moment, elle

essaie de faire croire à Hortense qu'elle a un amoureux, un certain Wenceslas Steinbock, comte polonais, un artiste qui essaie de gagner sa vie en faisant de petites statues.

Mais le baron arrive. Sa femme a avec lui une discussion sur le genre de vie qu'il mène et les dépenses qu'il fait. Car Crevel a mis Adeline au courant des aventures amoureuses de son mari. Mais tout ce qu'elle cherche en ce moment est d'assurer le bonheur d'Hortense en lui trouvant un mari; et pour cela il faut une dot.

Le soir, le baron Hulot sort pour aller au théâtre retrouver son actrice favorite; en même temps il raccompagne Lisbeth qui habite sur son chemin, au pied de Louvre, dans un des quartiers les plus misérables de Paris. Wenceslas habite dans la même maison; et une jolie dame, Mme Marneffe, y habite aussi. Quelques années auparavant, Lisbeth avait sauvé Wenceslas au moment où il était en train de se suicider et, depuis ce temps là, elle s'occupait de lui comme si elle était sa mère, lui apportant à manger et lui trouvant du travail; en réalité, elle est secrètement amoureuse de lui. Cependant le baron ne trouve pas son actrice car elle inaugure son nouvel appartement qui lui

a été offert par un nouvel admirateur. Le baron pense alors à Mme. Marneffe qu'il a aperçue le soir même. Mais Hortense rêve de ce Wenceslas depuis que sa cousine Lisbeth lui en a parlé; Elle rêve d'aider ce pauvre artiste et elle fait acheter par son père une oeuvre de lui. Et lorsque celui-ci vient lui-même l'apporter à la maison, ils tombent amoureux l'un de l'autre. Le père d'Hortense, le baron, fait acheter ou commander par le gouvernement des oeuvres de Wenceslas, celui-ci devient connu et on parle du mariage prochain entre lui et Hortense, d'autant plus que la question de la dot n'intéresse pas cet artiste. Tout cela s'est passé à l'insu de la cousine Bette qui, lorsqu'elle l'apprend par hasard, devient d'une jalousie féroce et décide de tout faire pour ruiner la famille Hulot. Et pour commencer elle s'allie à Mme. Marneffe pour que celle-ci s'épuise le baron. Déjà celui-ci commence à dépenser son argent pour l'installer. Pour cette installation et pour le mariage de sa fille le baron a besoin de beaucoup d'argent; il doit se livrer à un certain nombre d'opérations douteuses pour s'en procurer. De plus, il décide avec sa femme d'abandonner leur maison dès le mariage d'Hortense et de prendre à la place un

petit appartement qui coûtera moins cher. Enfin le jour du mariage arrive; tout se passe comme doit se passer un mariage dans une grande famille.

Trois ans plus tard, Mme Marneffe est richement installée dans l'appartement que lui a offert le baron; Lisbeth habite là aussi. Le baron y passe la plus grande partie de son temps, tandis que sa femme vit petitement et tristement dans son petit appartement. Lisbeth continue ses intrigues; grâce à elle. Crevel est devenu l'amant de Mme. Marneffe à l'insu du baron. Evidemment, Mme. Marneffe n'aime ni l'un ni l'autre; elle est amoureuse de Wenceslas et voudrait devenir sa maîtresse; elle compte sur Lisbeth pour cela. Quant à celle-ci, elle désire épouser le maréchal Hulot.

Mais un Brésilien, ancien amant de Mme. Marneffe, revient et lui propose de l'épouser. Le lendemain c'est Crevel qui demande à son tour de l'épouser.

Pendant ce temps, Wenceslas ne fait pratiquement rien. On a longtemps attendu le modèle d'une statue et lorsqu'il le présente enfin, tout le monde le critique. Sa situation financière devient plus en plus difficile.

Enfin, par les intrigues de Lisbeth, un grand dîner

réunit chez Mme. Marneffe un certain nombre de ses amis; Wenceslas est là aussi. Mme. Marneffe réussit à se faire aimer de Wenceslas. Malheureusement, par un indiscretion involontaire, Hortense apprend cela, mais Wenceslas réussit à calmer momentanément ses soupçons; cependant ils se séparent et Hortense va vivre chez sa mère.

Peu de temps après, Mme Marneffe déclare qu'elle est enceinte et réussit à faire croire à chacun de ses amants qu'il est le père du futur enfant. Mais le baron est dans une situation de plus en plus compliquée: il voudrait réconcilier sa fille avec Wenceslas; il songe à cet enfant qu'il croit être de lui; enfin il a de mauvaises nouvelles de ses affaires en Algérie. Pour comble de malheur, il tombe dans un piège organisé par Marneffe: il est surpris en flagrant délit d'adultère avec Mme. Marneffe. Pour étouffer cette affaire, il doit faire nommer Marneffe chef de bureau.

Mais les affaires du baron en Algérie ne s'arrangent pas; il a besoin de deux cent mille francs immédiatement. Sa femme songe à se sacrifier à Crevel pour obtenir cette somme. Mais elle ne réussit pas, elle n'est pas Mme. Marneffe.

Quant à Lisbeth, elle obtient par ses intrigues

la confiance du maréchal Hulot, frère du baron, et s'installe chez lui pour s'occuper de son intérieur; le mariage entre eux est décidé. Le rêve de la cousine Bette va donc se réaliser enfin.

Mais devant le scandale qui risque d'éclater, le baron doit démissionner de ses fonctions au ministère de la guerre. Quant à son frère, le maréchal, il meurt peu après, ne pouvant pas supporter cette honte. C'est un coup terrible pour Lisbeth: le but de toutes ses intrigues, épouser le maréchal, s'écroule au moment où il allait être atteint. Le baron disparaît. Trois ans se passent. Pendant ce temps Crevel a épousé Mme. Marneffe. La baronne, toujours prête à pardonner à son mari, finit par retrouver sa trace. Le Brésilien, jaloux du mariage de Mme. Marneffe avec Crevel, se livre à une vengeance atroce qui entraîne leur mort.

La famille Hulot est de nouveau réunie et semble très heureuse. La cousine Bette, dont tous les espoirs ont été déçus et qui n'a plus les moyens d'intriguer, ne peut supporter ce spectacle et meurt peu après. Mais malgré son âge, le baron ne s'est pas assagi. Il s'éprend d'une fille de cuisine et après la mort de sa femme, il l'épouse.

2) COMPOSITION

Ce roman fait partie des "Scènes de la Vie parisienne" et est la première partie de "Les Parents pauvres", la seconde partie étant "Le Cousin Pons".

Il commence par une conversation entre deux des personnages principaux, la baronne Hulot et M. Crevel, cette conversation se passe chez la baronne, dans un hôtel particulier situé entre cour et jardin. Elle s'étend sur 21 pages. 50 Ensuite, c'est un retour en arrière que Balzac commence ainsi:

"Maintenant, il est nécessaire d'expliquer le dévouement extraordinaire de cette belle et noble femme, et voici l'histoire de sa vie en peu de mots." 51

Nous y apprenons l'origine de Mme. Hulot, l'existence de sa cousine Lisbeth, celle qui donne son titre au roman, et celle d'Hortense, fille du baron et de Mme. Hulot. Ce retour en arrière se termine par une phrase qui débute ainsi: "Au moment où cette Scène commence.....", 52 phrase qui ferme en quelque sorte la parenthèse formée par ce retour en arrière.

50 Balzac: La Cousine Bette (Editions Garnier Frères, Paris) 1962.

51 Ibid., p. 21.

52 Ibid., p. 33.

Puis Balzac nous transporte dans le Kiosque du jardin où se trouvent Lisbeth et Hortense; Elles sont là en attendant le départ de Cravel. Elles reviennent alors au salon où arrive le baron, puis son fils et la femme de celui-ci qui est justement la fille de M. Cravel. Mais M. Hulot ne reste pas et il sort tout de suite après dîner en emmenant la Cousine Bette qu'il doit déposer chez elle. C'est alors qu'il aperçoit Mm. Marneffe et que nous apprenons l'existence de Wenceslas l'artiste polonais dont Lisbeth est amoureuse. Ne trouvant pas ce qu'il cherchait, le baron revient chez lui.

Balzac nous a donc présenté ou signalé dans ces pages d'exposition presque tous les personnages qui reviendront au cours du roman. Et, comme c'était le cas pour "Eugénie Grandet", cette exposition se fait en nous peignant ce qui se passe pendant une soirée. Et de même que, à la fin de cette soirée, l'arrivée de Charles Grandet va transformer l'existence d'Eugénie, de même, dans "Le Cousine Bette",

"Le lendemain, ces trois existences, si diversement et si réellement misérables, celle d'une mère au désespoir, celle du ménage Marneffe et celle du pauvre exilé, devaient toutes être affectées par la passion naïve d'Hortense et par le singulier dénouement que le baron allait trouver à sa passion malheureuse pour Josépha". 53

Cette journée du lendemain, si importante, Balzac la dépeint longuement. Vers le matin, à neuf heures et demie, nous voyons Hortense mettre son père dans la confidence de ses sentiments pour Wenceslas dont Lisbeth lui avait parlé la veille au soir. Tandis qu'elle le voit dans le magasin où une de ses oeuvres qu'elle va acheter est à vendre, son père rencontre Mme. Marneffe et a avec elle une conversation qui engage l'avenir; un petit retour en arrière nous apprend qui est Mme. Marneffe et qui est son mari; et l'après-midi de ce même jour, l'artiste vient lui-même apporter son oeuvre et fait ainsi la connaissance du baron et de Mme. Hulot. Lorsqu'elle sort, Hortense déclare qu'elle est décidée à l'épouser; elle s'inquiète cependant de Lisbeth qui lui avait dit elle-même qu'elle l'aimait.

Mais la situation financière du baron est très difficile car il veut installer Mme. Marneffe, devenue sa maîtresse, dans un nouvel appartement et il prévoit beaucoup de frais pour le mariage de sa fille avec Wenceslas. C'est pourquoi il envoie l'oncle de sa femme en Algérie où, espère-t-il, il pourra gagner beaucoup d'argent avec les fournitures aux armées. Et le mariage d'Hortense a lieu.

À ce moment-là, se trouve ce petit paragraphe:

"Ici se termine, en quelque sorte, l'introduction de cette histoire. Ce récit est au drame qui le complète ce que sont les prémisses à une proposition, ce qu'est toute exposition à toute tragédie classique". 54

Et le chapitre précédent avait pour titre: "où la queue des romans ordinaires se trouve au milieu de cette histoire". 55

Ainsi pour situer les lieux, les personnages et le départ de l'intrigue, il a fallu à Balzac 138 pages; le roman en ayant un peu plus de 400, c'est presque le tiers qui a été nécessaire pour cette introduction. Et sur ces 138 pages, 88 nous ont dépeint les événements d'une journée et demie. Ensuite, le récit va aller un peu plus vite et le mariage a lieu un mois plus tard. Le récit, comme dit Balzac, est maintenant terminé; le drame va commencer. Ce drame, c'est la vengeance de Lisbeth: Hortense lui a volé celui qu'elle aimait, elle va essayer de se venger sur toute la famille en la faisant se ruiner; pour cela elle va s'allier avec Mme. Marneffe.

Balzac saute alors trois années et nous fait commencer

54 Ibid., p. 138.

55 Ibid., p. 131.

ce drame en 1841. Le roman se terminant en 1846, le drame proprement dit s'étend donc sur 5 années. Mais dans le cours de^u récit, Balzac fait plusieurs retours en arrière, par exemple pour nous raconter les débuts du mariage entré Hortense et Wenceslas. Et comme il en a l'habitude, Balzac ne manque pas de s'en expliquer.

"Cette explication retrospective, assez nécessaire quand on revoit les gens à trois ans d'intervalle, est comme le bilan de Valérie. Voici maintenant celui de son associée Lisbeth". 56

Et Balzac résume ces trois années écoulées de la façon suivante:

"Après bientôt trois ans, Lisbeth commençait à voir les progrès de la sape souterraine à laquelle elle consumait sa vie et dévouait son intelligence. Lisbeth pensait, Mme. Marneffe agissait. Mme. Marneffe était la hache, Lisbeth était la main qui la manie, et la main démolissait à coups pressés cette famille qui, de jour en jour, lui devenait plus odieuse, car on hait de plus en plus, comme on aime tous les jours davantage, quand on aime". 57

Quant à Hortense, voici où elle en est après trois ans de mariage.

"Après trois ans de mariage, Hortense était avec son mari comme un chien avec son maître, elle répondait à tous les mouvements par un +

56 Ibid., p. 147.

57 Ibid., p. 153.

regard qui ressemblait à une interrogation, elle tenait toujours les yeux sur lui, comme un avaro sur son trésor, alla attendrissait par son abnégation admiratrice". 58

Et après avoir donné ces indications il revient sur la période qui a suivi leur mariage et, à propos de leur lune de miel, fait une assez longue digression sur les arts et nous peint le caractère de Wenceslas qu'il présente comme un paresseux.

À la fin de ces retours en arrière successifs, nous trouvons une indication de date; c'est celle de 1841, à propos d'une exposition où les projets de statues de Wenceslas sont l'objet de toutes les critiques. On peut donc dire que dans ces 60 pages qui commencent le drame proprement dit, Balzac procède comme il ferait au début d'un roman. Il commence par situer une scène, puis il expose par des retours en arrière et ce qui se passait auparavant. Au lieu donc de raconter dans l'ordre chronologique ce qui s'est passé à partir du mariage d'Hortense, il se place trois ans plus tard, en 1841 et nous raconte au passé les événements de ces trois années pour se retrouver finalement de nouveau en 1841.

Mais si Balzac s'arrête si longuement sur cette date

58 Ibid., p. 160.

de 1841, c'est que c'est alors que, par les intrigues de Lisbeth, Wenceslas va devenir lui-aussi l'ami de Mme. Marneffe. C'est aussi dans cette même année que Lisbeth doit épouser le maréchal Hulot, frère du baron; mais quelques jours avant la date prévue pour ce mariage, le maréchal meurt. Lisbeth avait trop bien réussi dans sa vengeance; en ruinant le baron, elle a amené la mort du maréchal. En cette même année encore, le baron décide de disparaître pour éviter d'être arrêté pour dettes; il a alors 72 ans.

L'année 1841 est donc bien l'année clé de ce roman. Pour en raconter les événements, il a fallu à Balzac environ 180 pages, c'est-à-dire près de la moitié de l'ouvrage. Le récit de ces événements, il l'avait commencé par la phrase suivante: "Environ trois ans après le mariage d'Hortense, en 1841, le baron Hulot d'Ervy passait pour s'être rangé".⁵⁹ Mais la mort du maréchal, la ruine et la disparition du baron n'ont pas désarmé Lisbeth. Et après un intervalle de deux ans, une nouvelle période va commencer. "Une scène qui se passa dans le commencement du mois de mars 1843 va d'ailleurs

⁵⁹ ibid., p. 141.

expliquer les effets produits par la haine persistante et latente de Lisbeth, toujours aidée par Mme. Marneffe". 60

Les événements alors se précipitent. L'année suivante, Marneffe est mort, sa femme aussi, ainsi que M. Crevel qui vient de l'épouser. Quant au baron, il revient chez lui; peu après, sa femme meurt et le baron finit par épouser en 1846 une fille de cuisine qui devient la baronne Hulot. Et le roman se termine par la réflexion suivante à propos de ce marriage:

"Les ancêtres peuvent s'opposer au mariage de leurs enfants, mais les enfants ne peuvent pas empêcher la folie des ancêtres en enfance, dit maître Hulot à maître Popinot, le second fils de l'ancien ministre du commerce, qui lui parlait de ce mariage". 61

Si tous ces événements s'inscrivent dans le temps, entre 1838 et 1846, les traits des personnages changent aussi. Balzac n'a pas manqué de nous le montrer. Voici par exemple le baron Hulot. En 1838.

"chez le baron, rien, il faut en convenir, ne sentait le vieillard: sa vue était encore si bonne, qu'il lisait sans lunettes; sa belle figure oblongue, encadrée de favoris trop noirs, hélas! offrait une carnation animée par les marbrures qui signalent les tempéraments sanguins; et son ventre, contenu par une ceinture, se maintenait, comme dit Brillat-Savarin, au majestueux. Un grand air

60 Ibid., p. 331.

61 Ibid., p. 419.

d'aristocratie et beaucoup d'affabilité servaient d'enveloppe au libertin avec qui Crevel avait fait tant de parties fines. C'était bien là un de ces hommes dont les yeux s'animent à la vue d'une jolie femme, et qui sourient à toutes les belles, même à celles qui passent et qu'ils ne reverront plus". 62

En 1841, sur les conseils perfides de Valérie devenue alors sa maîtresse, il cesse de se teindre les cheveux et les favoris et paraît ce qu'il est: un vieillard de 72 ans à cheveux blancs. Et Balzac nous le montre alors ainsi:

"Enfin le baron, une fois lancé dans ce chemin, ôta son gilet de peau, son corset; il se débarrassa de toutes ses bricoles. La ventre tomba, l'obésité se déclara. Le chêne devint une tour, et la pesanteur des mouvements fut d'autant plus effrayante, que le baron vieillissait prodigieusement. Les sourcils restèrent noirs et rappelèrent vaguement le bel Hulot, comme dans quelques pans de murs féodaux un léger détail de sculpture demeure pour faire apercevoir ce que fut le château dans son beau temps. Cette discordance rendait le regard, vif et jeune encore, d'autant plus singulier dans ce visage bistre, que là où pendant si longtemps fleurirent des tons de chair à la Rubens, on voyait, par certaines meurtrissures et dans le sillon tendu de la ride, les efforts d'une passion en rébellion avec la nature. Hulot fut alors une de ces belles ruines humaines où la virilité ressort par des espèces de buissons aux oreilles, au nez, aux doigts, en produisant l'effet des mousses poussées sur les monuments presque éternels de l'empire romain". 63

62 Ibid., p. 43.

63 Ibid., p. 146.

Quelques années plus tard, en 1845, la baronne retrouve son mari "en veste grise tricotée, en pantalon de vieux molleton gris et en pantoufles". 64 Il est alors "cassé, voûté, la physionomie dégradée". 65 Cependant "C'était un agréable vieillard, complètement détruit, mais spirituel, n'ayant gardé de son vice que ce qui pouvait en faire une vertu sociale". 66

3) DESCRIPTIONS

Ce roman se passant entièrement à Paris, Balzac n'éprouve pas le besoin de peindre ce cadre, supposé connu de tous. Il le fait lorsqu'il s'agit de villes de province, comme c'était le cas pour Saumur dans "Eugénie Grandet". Cependant il ne peut s'empêcher de s'attarder sur la peinture d'un quartier qui lui semble pittoresque. C'est ce qu'il fait pour le quartier dans lequel habite Lisbeth et qui se trouve au pied du Louvre. Cette description commence ainsi comme s'il cherchait à s'en excuser:

"Ce ne sera certes pas un hors -d'œuvre que de décrire ce coin du Paris actuel, plus tard on ne pourrait pas l'imaginer; et nos neveux,

-
- 64 Ibid., p. 42.
 65 Ibid., p. 415.
 66 Ibid., p. 417.

qui verront sans doute le Louvre achevé se refuseraient à croire qu'une pareille barbarie ait subsisté pendant trente-six ans, au cœur de Paris, en face du palais où trois dynasties ont reçu, pendant ces dernières trente-six années, l'élite de la France et celle de l'Europe". 67

0

Les parties descriptives partent donc surtout sur les intérieurs et les vêtements. Dès le début, il s'arrête sur le salon de Mme. Hulot. Le voici :

"Le garde national (il s'agit de M. Crevel) examinait l'ameublement du salon où il se trouvait. En voyant les rideaux de soie, anciennement rouges, déteints en violet par l'action du soleil, et limés sur les plis par un long usage, un tapis d'où les couleurs avaient disparu, des meubles dédorés et dont la soie marbrée de taches était usée par bandes, des expressions de dédain, de contentement et d'espérance se succédèrent naïvement sur sa plate figure de commerçant parvenu". 68

On remarque que, dans ce passage, tous les adjectifs ou adverbes caractérisant cet ameublement insistent sur son aspect vieux et usé. Et, quelques lignes plus loin, nous voyons Mme. Hulot s'asseoir sur un canapé "qui certes avait été fort beau vers 1809". Nous pourrions en conclure que la situation du baron Hulot, brillante sous l'Empire était bien amoindrie en 1838. En réalité, nous apprenons bien vite que ce n'est pas la vraie raison de

67 Ibid., p. 48.

68 Ibid., p. 4.

l'état de cet appartement. En effet le baron Hulot est à ce moment-là "directeur d'une des plus importantes administrations du ministère de la Guerre, conseiller d'Etat, grand-officier de la Légion d'honneur, etc, etc". 69 S'il ne dépense pas d'argent pour l'entretien de cet appartement, c'est qu'il le dépense pour celui de ses maîtresses. Et d'ailleurs, Hulot ne remarque peut-être modernisé. Balzac ne le dit pas, mais il le dit à propos de Lisbeth:

"Ici, peut-être est-il nécessaire de faire observer que la maison de la baronne conservait toute sa splendeur aux yeux de la cousine Bette, qui n'était pas frappée de la détresse écrite sur les fauteuils rongés, sur les draperies noircies et sur la soif balafrée. Il en est du mobilier avec lequel on vit comme de nous-mêmes. En s'examinant tous les jours, on finit, à l'exemple du baron, par se croire peu changé. jeune, alors que les autres voient sur nos têtes une chevelure tournant au chinchilla, des accents circonflexes à notre front, et de grosses citrouilles dans notre abdomen. Cet appartement toujours éclairé pour la cousine Bette par les feux du Bengale des victoires impériales, resplendissait donc toujours". 70

On voit par là que Balzac, dans ses descriptions, sait se placer à des points de vue différents; il nous a montré cet appartement tel que le voyait M. Crevel, il

69 Ibid., p. 2.

70 Ibid., p. 32.

l'a montré ensuite tel que le voyait Lisbeth:

Plus tard, après le mariage d'Hortense, la baron va abandonner cette maison et installer sa femme dans un appartement plus petit. Mais celle-ci n'est pas comme Lisbeth, elle se rend compte de l'état de son mobilier.

"La baronne, obligée de meubler son salon, sa chambre et la salle à manger avec les reliques de sa splendeur, avait pris le meilleur dans les débris de l'hôtel, rue de l'Université. La pauvre femme aimait d'ailleurs ces muets témoins de son bonheur qui, pour elle, avaient une éloquence quasi consolante. Elle entrevoyait dans ses souvenirs des fleurs comme elle voyait sur ses tapis des rosaces à peine visibles pour les autres. En entrant dans la veste antichambre où douze chaises, un baromètre et un grand poêle, de longs rideaux en calicot blanc bordé de rouge, rappelaient les affreuses antichambres des ministères, le cœur se serrait; on pressentait la solitude dans laquelle vivait cette femme. La douleur, de même que le plaisir, se fait une atmosphère. Au premier coup d'œil jeté sur un intérieur, on sait qui règne, de l'amour ou de désespoir". 71

Ces deux dernières phrases montrent bien, une fois de plus, que Balzac ne décrit pas pour le plaisir de faire une description pittoresque, mais pour faire sentir une atmosphère. De même, parlant de l'appartement que Hulot offre à Mme. Merneffe, il en commence la description par une notation d'atmosphère:

71 Ibid., p. 155.

"L'appartement, qui occupait, rue Vanneau, tout le second étage d'un hôtel moderne sis entre cour et jardin, respirait l'honnêteté". 72

Par ce dernier mot, Balzac veut nous faire sentir que, bien que Mme. Marneffe soit une femme entretenue, son appartement n'en a pas l'air, il a l'air de celui d'une honnête femme.

A propos des vêtements des personnages, on pourrait retrouver des notations semblables. Parlant, au début du roman de la cousine Bette que la baronne Hulot envoie dans le jardin sans explication, donc avec un certain sans-gêne, pour recevoir M. Crevel, Balzac écrit ceci:

"La mise de cette cousine eût, au besoin, expliqué ce sans-gêne. Cette vieille fille portait une robe de mérinos, couleur raisin de Corinthe, dont la coupe et les lisérés dataient de la Restauration, une collerette brodée qui pouvait valoir trois francs, un chapeau de paille cousue à coques de satin bleu bordées de paille comme on en voit aux revendeuses de la Halle. A l'aspect de souliers en peau de chèvre dont la façon annonçait un cordonnier du dernier ordre, un étranger aurait hésité à saluer la cousine Bette comme une parente de la maison, car elle ressemblait tout à fait à une couturière son journée". 73

C'est bien là le portrait de la parente pauvre. Et

72 Ibid., p. 141.

73 Ibid., p. 3.

"L'appartement, qui occupait, rue Vanneau, tout le second étage d'un hôtel moderne sis entre cour et jardin, respirait l'honnêteté". 72

Par ce dernier mot, Balzac veut nous faire sentir que, bien que Mme. Marneffe soit une femme entretenue, son appartement n'en a pas l'air, il a l'air de celui d'une honnête femme.

A propos des vêtements des personnages, on pourrait retrouver des notations semblables. Parlant, au début du roman de la cousine Bette que la baronne Hulot envoie dans le jardin sans explication, donc avec un certain sans-gêne, pour recevoir M. Creval, Balzac écrit ceci :

"La mise de cette cousine eût, au besoin, expliqué ce sans-gêne. Cette vieille fille portait une robe de mérinos, couleur raisin de Corinthe, dont la coupe et les lisérés dataient de la Restauration, une collerette brodée qui pouvait valoir trois francs, un chapeau de paille cousue à coques de satin bleu bordées de paille comme on en voit aux revendeuses de la Halle. A l'aspect de souliers en peau de chèvre dont la façon annonçait un cordonnier du dernier ordre, un étranger aurait hésité à saluer la cousine Bette comme une parente de la maison, car elle ressemblait tout à fait à une couturière en journée". 73

C'est bien là le portrait de la parente pauvre. Et

72 Ibid., p. 141.

73 Ibid., p. 3.

on se souvient que "La Cousine Bette" est la première partie d'un ensemble intitulé "Les Parents Pauvres".

Quant au baron, ancien officier de l'armée impériale, voici comment il nous le présente!

"Le baron Hector Hulot se montra dans une tenue parlementaire et napoléonienne, car on distingue facilement les impériaux (gens attachés à l'Empire) à leur cambrure militaire, à leurs habits bleus à boutons d'or, boutonnés jusqu'en haut, à leurs cravates en taffetas noir, à la démarche pleine d'autorité qu'ils ont contractée dans l'habitude de commandement despotique exigé par les rapides circonstances où ils se sont trouvés". 74

C'est qu'à ce moment-là le baron n'est pas encore entièrement ruiné et il est haut fonctionnaire de l'Etat. Quelques années plus tard ce même baron est ruiné, il se cache dans Paris; mais Lisbeth finit par le découvrir. Et voici le baron tel qu'elle le voit alors:

"Ving minutes après, un vieillard, qui paraissait âgé de quatre-vingts ans, aux cheveux entièrement blancs, le nez rougi par le froid dans une figure pâle et ridée comme celle d'une vieille femme, allant d'un pas traînant, les pieds dans des pantoufles de lisière, le dos voûté, vêtu d'une redingote d'alpage chauve, ne portant pas de décoration, laissant passer à ses poignets les manches d'un gilet tricoté, et la chemise d'un jaune inquiétant, se montra timidement". 75

74 Ibid., p. 43.

75 Ibid., p. 355.

Comme on le voit, Balzac n'a pas besoin de nous expliquer dans quelle **déchéance le baron est tombé**, il lui suffit de nous le peindre pour nous le faire comprendre. Cet homme "à la cambrure militaire" quelques années auparavant a maintenant "le dos voûté; il avait une "démarche pleine d'autorité", nous le voyons maintenant "allant d'un pas traînant". La peinture que Balzac fait du baron est là pour que nous sentions cette différence; ici encore donc les éléments descriptifs ne nous sont pas donnés par souci de réalisme mais pour nous mettre en état de sentir des situations.

Chapitre III

La Maison du Chat qui pelote.

1) RESUME

Lorsque ce roman commence, nous sommes à Paris, rue Saint-Denis, par une matinée pluvieuse du mois de mars. Un jeune homme qui a l'air de se cacher observe une vieille maison du seizième siècle, depuis le grenier jusqu'au rez-de-chaussée. Ce rez-de-chaussée est la boutique d'un marchand de drap, M. Guillaume. L'enseigne de cette boutique est un tableau qui représente un chat qui joue à la pelote, d'où le titre du livre.

Ce jeune homme n'est pas un archéologue, il est simplement amoureux de la plus^s jeune des deux filles de M. Guillaume, et Augustine; il espère l'apercevoir au moment où elle ouvrira la fenêtre de sa chambre au troisième étage.

Quelques mois auparavant, ce jeune homme, étant passé par hasard devant cette boutique un soir, y avait vu toute la famille en train de dîner, avait remarqué Augustine et y avait vu le sujet d'un tableau. Car ce jeune homme est un peintre. Et il expose au Salon ce tableau ainsi qu'un portrait d'Augustine qu'il a fait de mémoire dans son atelier. Par hasard Augustine a été emmenée par sa cousine à cette exposition et s'est reconnue avec étonnement dans ce tableau qui a un grand succès. Elle a alors l'occasion de voir le peintre qui lui exprime rapidement son amour.

Et Augustine qui s'ennuie dans cette boutique d'où elle n'a jamais l'occasion de sortir, et qui est de caractère romanesque, rêve à cet amour merveilleux. Et voilà aussi pourquoi on aperçoit parfois devant cette maison M. Théodore de Sommervieux, car tel est le nom du jeune peintre.

Augustine et Théodore réussissent à trouver un moyen pour communiquer entre eux secrètement. Et chaque dimanche ils se voient de loin pendant la messe. On ne remarque pas trop le changement de caractère d'Augustine parce que c'est ce moment l'inventaire et M. Guillaume et sa femme sont très occupés ainsi que leurs commis.

Cependant cet amour semble irréalisable car Virginie, la soeur d'Augustine, a dix ans de plus que celle-ci, et M. Guillaume veut que l'aînée se marie d'abord; mais jamais personne ne l'a demandée en mariage. À la suite de son inventaire, M. Guillaume est très satisfait des affaires de l'année écoulée et il sait que presque tout le mérite en revient à son premier commis. Un jour, il le convoque et lui propose la main de sa fille aînée, Virginie, et la succession de son commerce. Mais celui-ci est secrètement amoureux d'Augustine; il refuse, au grand regret du marchand qui ne veut pas changer d'avis. Ce même jour, Mme Guillaume s'aperçoit pendant la messe des signes d'intelligence que se font entre eux Augustine et Théodore. Entrés chez eux, Augustine doit s'expliquer devant toute la famille. Elle y apprend que le premier commis est amoureux d'elle et Virginie

apprend que celui-ci l'a refusée. Mais la cousine qui avait emmené Augustine au Salon de peinture et qui connaît Théodore arrive et fait l'éloge de celui-ci. On accepte alors de recevoir Théodore pour l'observer. Cette sorte d'examen lui est favorable et M. Guillaume accepte de lui donner Augustine. Quelques mois plus tard, a lieu un double mariage, celui d'Augustine avec Théodore et celui de Virginie avec le premier commis qui a bien dû finir par l'accepter.

Tout va pour le mieux entre Augustine et son mari; la première année de leur mariage est celle de l'amour parfait. Puis Augustine a un enfant, Théodore se remet à la peinture. Cependant petit à petit, la différence de milieu et d'éducation qu'il y a entre eux se fait sentir. Théodore remarque que sa femme n'a pas d'instruction, qu'elle ne comprend rien à la poésie ni à la peinture et qu'elle n'est pas à son aise dans le milieu des artistes. Et un jour Augustine apprend que son mari est de plus en plus attaché à une certaine duchesse de Carigliano. Ne sachant que faire, elle retourne rue Saint-Denis pour consulter sa soeur. Elle constate avec une certaine tristesse que son mari et elle sont parfaitement heureux, mais elle en repart sans savoir que faire. Elle va alors consulter ses parents, mais là encore elle constate qu'on ne la comprend pas. Alors elle prend une décision héroïque: elle va rendre visite à la duchesse de Carigliano. Celle-ci lui apprend que la vie est un combat, lui donne quelques conseils pour essayer de conserver son mari, et lui

rend un tableau que celui-ci lui avait apporté. Rentrée chez elle, elle essaie d'étonner son mari en illuminant la maison et, lorsqu'il rentre, elle lui montre le tableau. Mais le résultat n'est pas ce qu'elle espérait, et son mari se met en colère. Alors le lendemain Augustine ne peut que retourner chez sa mère

Nous apprenons pour finir qu'Augustine ne survécut pas longtemps à cette scène et qu'elle est morte âgée de vingt-sept ans.

2) COMPOSITION

Comme dans "Eugénie Grandet", Balzac commence par faire la description des lieux où l'action va se passer dans son ensemble: c'est une vieille maison située rue Saint-Denis et datant du seizième siècle. Puis il nous montre le jeune homme regardant cette maison, et ensuite seulement ceux qui l'occupent en commençant par M. Guillaume et en continuant par les trois commis. C'est alors seulement que nous faisons connaissance avec ses deux filles, Augustine et Virginie.

Et ensuite suivant la méthode habituelle de Balzac et que nous avons déjà remarquée dans "Eugénie Grandet" et dans "La Cousine Bette", un retour en arrière nous met au courant de ce qu'il faut savoir parmi les événements antérieurs pour comprendre où nous en sommes.

"Tel était l'état des choses dans cette petite république, qui, au milieu de la rue Saint-Denis, ressemblait assez à une succursale de la Trappe. Mais pour rendre un compte exact des événements extérieurs comme des sentiments, il est nécessaire de remonter à quelques mois avant la scène par laquelle commence cette histoire" 76



le cours du récit reprend ainsi:

"Le matin où, rentrant d'un bal, Théodore de Sommervieux, tel était le nom que la renommée avait apporté dans le coeur d'Augustine, fut aspergé par les commis du Chat-qui-pelote pendant qu'il attendait l'apparition de sa naive amie, qui ne le savait certes pas là, les deux amants se voyaient pour la quatrième fois seulement". 77

Ensuite vient le récit de ce qui se passe un certain dimanche. Cette journée commence ainsi:

"Le dimanche matin, le vieux marchand drapier fit sa barbe dès six heures, endossa son habit marron dont les superbes reflets lui causaient toujours le même contentement, il attacha les boucles d'or aux oreilles de son ample culotte de soir; puis, vers sept heures, au moment où tout dormait encore dans la maison, il se dirigea vers le petit cabinet attenant à son magasin du premier étage" 78

Et elle se termine de la façon suivante 22 pages plus loin:

"Quelques mois après ce mémorable dimanche, le maître-autel de Saint-Leu fut témoin de deux mariages bien différents". 79

Ce dimanche est donc bien une journée cruciale. Le matin, M. Guillaume propose à son premier commis d'épouser Virginie; il refuse; puis pendant la messe, Mme Guillaume se rend compte de la présence de Théodore dont elle ignorait l'existence; d'où une violente colère contre Augustine qui reçoit l'ordre de s'enfermer dans sa chambre, comme Eugénie

76 Balzac: La Maison Du Chat Qui Pelote, Nelson Editeurs, (Paris, 1959) p. 35.

77 Ibid., p. 46.

78 Ibid., p. 50-51.

79 Ibid., p. 72.

Grandet, lorsque son père a vu qu'elle lui avait désobéi en donnant ses pièces d'or à Charles; puis sur l'intervention d'une cousine, la présentation du Théodore et l'acceptation par la famille Guillaume du mariage d'Augustine avec celui-ci. Augustine, à ce moment-là, dix-huit ans.

Le récit progresse alors plus rapidement et quelques pages plus loin, nous en sommes au moment où Augustine a vingt-et-un ans. Dans ces quelques pages, Balzac nous a peint la passion des deux jeunes mariés au début de leur mariage, puis la naissance de leur enfant, puis le détachement de Théodore pour sa femme dont il se rend compte maintenant qu'elle est incapable de s'adapter à son nouveau milieu.

C'est alors que le drame s'annonce.

"Un soir, la triste Augustine, qui depuis longtemps entendait son mari parler avec enthousiasme de Mme la duchesse de Carigliano reçut d'une amie quelques avis méchamment charitables sur la nature de l'attachement qu'avait conçu Sommervieux pour cette célèbre coquette de la cour impériale. A vingt-et-un ans, dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, Augustine se vit trahie pour une femme de trente-six ans" 80

D'abord désorientée, Augustine ne sait que faire.

Viennent alors deux autres journées cruciales.

"Un matin donc, elle se dirigea vers la grotesque façade de l'humble et silencieuse maison où s'était écoulés son enfance". 81

80 Ibid., p. 82.

81 Ibid., p. 85.

Et un peu plus loin :

"Elle hasarda de se rendre alors à l'antique hôtel de la rue du Colombier dans le dessein de confier ses malheurs à son père et à sa mère, car elle ressemblait à ces malades arrivés à un état désespéré qui essayent de toutes les recettes et se confient même aux remèdes de bonne femme" 82

Ces deux démarches ont eu lieu dans la même journée et elles n'ont donné aucun résultat. Ni Virginie et son mari, ni ses parents ne lui ont indiqué ce qu'elle devait faire pour ramener son mari à elle, car elle l'aime toujours; les un^s et les autres ne lui ont parlé que de divorce.

Augustine prend alors une décision héroïque; c'est la dernière de ces journées cruciales :

"Un jour donc, la timide Augustine, armée d'un courage surnaturel, monta en voiture à deux heures après midi, pour essayer de pénétrer jusqu'au boudoir de la célèbre coquette, qui n'était jamais visible avant cette heure-là" 83

Cette journée se termine dramatiquement. En effet Augustine n'est pas capable d'appliquer les conseils que lui a suggérés Mme de Carigliano et c'est la rupture avec son mari. Un dernier paragraphe nous apprend sa mort quelques années plus tard.

On voit donc encore plus nettement dans ce roman que dans ceux que je viens d'étudier comment Balzac procède pour composer ses romans. Le temps, chez lui, ne se développe

82 Ibid., p. 88.

83 Ibid., pp. 97-98.

pas d'une façon régulière. Il commence son roman à un certain moment d'une action qui est déjà commencée, un retour en arrière nous éclairant sur ce qui précède, et ensuite il concentre l'action sur un certain nombre de moments qu'il relie entre eux d'une façon très rapide, donnant seulement quelques indications de dates. Dans "La Maison du Chat qui pelote", l'action s'étend sur neuf années, mais elle se concentre sur les trois journées que j'ai indiquées, la première lorsqu' Augustine a dix-huit ans, les deux autres lorsqu'elle a vingt-deux ans et demi.

3) DESCRIPTIONS.

C'est par la description de la demeure de la famille Guillaume que commence ce roman; c'est d'ailleurs l'enseigne de cette maison qui donne son titre à l'ouvrage. Balzac, qui s'est toujours intéressé aux choses anciennes, décrit cette maison comme si elle était destinée à un guide du vieux Paris. Tout d'abord, nous voyons cette maison par les yeux de Balzac:

"Au milieu de la rue Saint-Denis, presque au coin de la rue du Petit-Lion, existait naguère une de ces + maisons précieuses qui donnent aux historiens la facilité de reconstruire par analogie l'ancien Paris. Les murs menaçants de cette bicoque semblaient avoir été bariolés d'hiéroglyphes. Quel autre nom le flâneur pouvait-il donner aux X et aux V que traçaient sur la façade les pièces de bois transversales ou diagonales dessinées dans le badigeon par de petites lézardes parallèles? Evidemment, au passage du la plus légère voiture, chacune de ces solives s'agitait dans sa mortaise. Ce vénérable édifice était surmonté d'un toit triangulaire dont aucun modèle ne se verra bientôt plus à Paris. Cette couverture, tordue par les intempéries du climat parisien, s'avancait de trois pieds sur la rue, autant pour garantir des eaux pluviales le seuil de la porte que pour abriter le mur d'un grenier et sa lucarne sans appui. Ce

dernier étage fut construit en planches clouées l'une sur l'autre comme des ardoises, afin sans doute de ne pas charger cette frêle maison". 84

Cet aspect général de la vieille maison, Balzac va le reprendre, mais, cette fois, vu par les yeux du jeune Théodore de Sommervieux qui, rentrant d'un bal, n'a rien d'autre à faire ce matin-là que d'observer cette façade en attendant d'apercevoir celle qu'il aime. La description en est donc plus détaillée:

"A la vérité, ce débris de la bourgeoisie du seizième siècle offrait à l'observateur plus d'un problème à résoudre. À chaque étage une singularité: au premier, quatre fenêtres longues, étroites, rapprochées l'une de l'autre, avaient des carreaux de bois dans leur partie inférieure, afin de produire ce jour douteux, à la faveur duquel un habile marchand prête aux étoffes la couleur souhaitée par ses chalands. Le jeune homme semblait plein de dédain pour cette partie essentielle de la maison, ses yeux ne s'y étaient pas encore arrêtés. Les fenêtres du second étage, dont les jalousies relevées laissaient voir, au travers de grands carreaux en verre de Bohême, de petits rideaux de mousseline rousse, ne l'intéressaient pas davantage. Son attention se portait particulièrement au troisième, sur d'humbles croisées dont le bois travaillé grossièrement aurait mérité d'être placé au Conservatoire des arts et métiers pour y indiquer les premiers efforts de la menuiserie française. Ces croisées avaient de petites vitres d'une couleur si verte que, sans son excellente vue, le jeune homme n'aurait pu apercevoir les rideaux de toile à carreaux bleus qui cachaient les mystères de cet appartement aux yeux profanes". 85

Puis, toujours par les yeux de Théodore, nous voyons l'entrée de la boutique:

"Un sourire involontaire se dessinait alors sur ses lèvres, quand il revoyait la boutique où se rencontraient

84 Ibid., pp. 9-10.

85 Ibid., pp. 10-11.

en effet des choses assez risibles. Une formidable pièce de bois, horizontalement appuyée sur quatre piliers qui paraissaient courbés par le poids de cette maison décrépète, avait été rechampie d'autant decouches de diverses peintures que la joue d'une vieille duchesse en a reçu de rouge. Au milieu de cette large poutre mignardement sculptée se trouvait un antique tableau représentant un chat qui pelotait. Cette toile causait la gaieté du jeune homme. Mais il faut dire que le plus spirituel des peintres modernes n'inventerait pas de charge si comique. L'animal tenait dans une de ses pattes de devant une raquette aussi grande que lui, et se dressait sur ses pattes de derrière pour mirer une énorme balle que lui renvoyait un gentilhomme en habit brodé". 86

C'est par cette entrée de la boutique que se termine la description de l'aspect extérieur de cette maison. Nous allons maintenant pouvoir y pénétrer. Cette boutique va être le cadre dans lequel se meuvent les personnages pendant la moitié du roman.

Il convient de remarquer que c'est la seule maison dans ce roman dont l'extérieur nous est décrit. On y trouve deux autres maisons: celle où se retire la famille Guillaume après le mariage des deux filles, et celle de la duchesse de Carigliano. Mais nous n'en connaissons que l'intérieur. Si Balzac s'étend sur cette maison de la rue Saint-Denis, c'est en application d'une idée centrale de Balzac, que j'ai indiquée. Le cadre influe sur le caractère de ceux qui y habitent. En ce qui concerne cette maison, sa façade antique et délabrée nous prépare à ce que peut être l'intérieur de la boutique,

86 Ibid., p. 12.

87 Ibid., pp. 20-21.

sombre et triste; il nous prépare aussi aux caractères de ceux qui y habitent: En ce début du dix-neuvième siècle, ils ont encore un genre de vie et des principes datant, comme leur maison, du seizième siècle. Le patron, sa famille et ses employés mènent une existence patriarcale; M. Guillaume est "le patriarche de la draperie". Et Balzac ajoute:

"A cette époque on voyait moins rarement qu'aujourd'hui de ces vieilles familles où se conservaient, comme de précieuses traditions, les moeurs, les costumes caractéristiques de leurs professions, et restées au milieu de la civilisation nouvelle comme ces débris antédiluviens retrouvés par Cuvier dans les carrières. Le chef de la famille Guillaume était un de ces notables gardiens des anciens usages: on le surprenait à regretter le Prévôt des Marchands, et jamais il ne parlait d'un jugement de tribunal de commerce sans le nommer la sentence des consuls". 87

Et si ce roman se termine par un drame, c'est justement parce que quelqu'un dans cette famille va essayer d'échapper à l'influence de ce cadre: Augustine, devenant Mme de Sommerieux. C'est sur ce premier contraste que se développe le roman.

La vie dans cette maison est caractérisée par l'ennui. Mme Guillaume veut que ses filles se lèvent toujours tôt le matin, qu'elles descendent dans la boutique toujours à la même heure et pour y faire toujours le même travail. Les occasions des distractions sont rares et ni Virginie ni Augustine n'ont l'occasion d'aller dans le monde, D'autres

87 Ibid., pp. 20-21.

part, le cadre de cette vie est laid et, même lorsqu'il y a par hasard une fête ou une invitation, elles sont habillées sans élégance. Virginie semble s'adapter très bien à tout cela et acceptera sans objection le mari que son père lui proposera; elle ressemble à sa mère. Pour Augustine, c'est différent:

"Mlle Augustine, à peine âgée de dix-huit ans, ne ressemblait ni à son père ni à sa mère. Elle était de ces filles qui, par l'absence de tout lien physique avec leurs parents, font croire à ce diction de prude : Dieu donne les enfants. Augustine était petite, ou, pour la mieux peindre, mignonne gracieuse et pleine de candeur, un homme du monde n'aurait pu reprocher à cette charmante créature que des gestes mesquins ou certaines attitudes communes, et parfois de la gêne. Sa figure silencieuse et immobile respirait cette mélancolie passagère qui s'empare de toutes les jeunes filles trop faibles pour oser résister aux volontés d'une mère". 88

"Cependant Augustine avait reçu du hasard une âme assez élevée pour sentir le vide de cette existence. Parfois ses yeux bleus se relevaient comme pour interroger les profondeurs de cet escalier sombre et de ces magasins humides. Après avoir sondé ce silence de cloître, elle semblait écouter de loin de confuses révélations de cette vie passionnée qui met les sentiments à un plus haut prix que les choses. En ces moments son visage se colorait, ses mains inactives laissaient tomber la blanche mousseline sur le chêne poli du comptoir, et bientôt sa mère lui disait d'une voix qui restait toujours aigre même dans les tons les plus doux: "Augustine! à quoi pensez-vous donc, mon bijou?". 89

Il n'est donc pas étonnant que, lorsque le hasard lui amène un amoureux, elle est prête d'avance à accepter son amour et à tomber elle-même amoureuse de lui dès qu'elle

88 Ibid., p. 28.

89 Ibid., pp. 32-33.

le voit".

"En proie à une irritation toute nouvelle, à une ivresse qui la livrait en quelque sorte à la nature, Augustine écouta la voix éloquente de son cœur, et regarda plusieurs fois le jeune peintre en laissant paraître le trouble qui la saisissait". 90

Mais cet amoureux n'est ni un bourgeois ni un drapier, c'est un peintre et il est noble. Et voilà un deuxième contraste. M. Guillaume n'en est pas satisfait du tout. Il a sur le mariage des idées précises.

"A cette singulière époque, le commerce et la finance avaient plus que jamais la folle manie de s'allier aux grands seigneurs, et les généraux de l'Empire profitèrent assez bien de ces dispositions. M. Guillaume s'élevait singulièrement contre cette déplorable passion. Ses axiomes favoris étaient que, pour trouver le bonheur une femme devait épouser un homme de sa classe; on était toujours tôt ou tard puni d'avoir voulu monter trop haut; l'amour résistait si peu aux tracasseries du ménage, qu'il fallait trouver l'un chez l'autre des qualités bien solides pour être heureux, il ne fallait pas que l'un des deux époux en sût plus que l'autre; parce qu'on devait avant tout se comprendre; un mari qui parlait grec et la femme latin, risquaient de mourir de faim. Il avait inventé cette espèce de proverbe. Il comparait les mariages ainsi faits à ces anciennes étoffes de soie et de laine, dont la soie finissait toujours par couper la laine". 91

Il commence donc par s'opposer à ce mariage, mais finit par se laisser convaincre. Méfiant, néanmoins, il va prendre quelques précautions: de crainte que ce jeune homme ne jette

90 Ibid., pp. 42-43.

91 Ibid., p. 68.

l'argent par les fenêtres, il va s'arranger pour qu'il se marie séparé de biens avec Augustine; cette question d'argent est la seule qui semble à ce bourgeois susceptible de troubler le bonheur de sa fille.

Il avait tout de même raison de se méfier de ce mariage. Lorsque sa passion pour sa femme s'affaiblit, après deux ans de mariage, Théodore finit par voir sa femme telle qu'elle est: sans instruction et aux idées étroites.

"Parcourir les salons en s'y montrant avec l'éclat emprunté de la gloire de son mari, se voir jalosée par les femmes, fut pour Augustine une nouvelle moisson de plaisirs; mais ce fut le dernier reflet que devait jeter son bonheur conjugal. Elle commença par offenser la vanité de son mari, quand, malgré de vains efforts, elle laissa percer son ignorance, l'impropriété de son langage et l'étroitesse de ses idées. 92 Enfin Théodore ne put se refuser à l'évidence d'une vérité cruelle: sa femme n'était pas sensible à la poésie, elle n'habitait pas sa sphère, elle ne le suivait pas dans tous ses caprices, dans ses improvisations, dans ses joies, dans ses douleurs; elle marchait terre à terre dans le monde réel, tandis qu'il avait la tête dans les cieux". 93

Augustine finit bien par se rendre compte de ce qui la sépare de son mari et elle essaie d'y remédier. A vingt-et-un ans, elle tente de changer son caractère, ses mœurs et ses habitudes; elle s'instruit, elle lit, elle cherche à apprécier la littérature et la poésie.

92 Ibid., p. 76.

93 Ibid., pp. 77-78.

Mais il est trop tard, elle ne peut pas rattraper son mari; "en apprenant avec courage, elle ne réussit qu'à devenir ⁺ moins ignorante" 94. Cependant, si cela ne la rapproche qu'un peu de son mari, cela l'éloigne de sa famille et du cadre de son enfance qu'elle juge maintenant d'une autre manière qu'autrefois; elle le trouve grotesque, elle le compare à un autre.

"Un matin donc, elle se dirigea vers la grotesque ⁺ façade de l'humble et silencieuse maison où s'était ⁺ écoulée son enfance..... Rien n'était changé dans l'autre où se rajournissait cependant le commerce de la draperie." 95

Sortie de là, elle va demander conseil à ses parents et son jugement sur l'endroit où ils habitent est aussi sévère que sur la vieille maison de la rue Saint-Denis.

" Les appartements étaient encombrés de tant d'ornements d'or et d'argent, et de meubles sans goût mais de valeur certaine, que la pièce la plus ⁺ simple y ressemblait à une chapelle. L'économie et la prodigalité semblaient se disputer dans chacun des accessoires de cet hôtel. ⁺ L'on eût dit que M. + Guillaume avait eu en vue de faire un placement d'argent jusque dans l'acquisition d'un flambeau L'aspect de ces appartements où tout avait une senteur de vieillesse et de médiocrité, le spectacle donné par ces deux êtres qui semblaient échoués sur un rocher d'or loin du monde et des idées qui font vivre, surprisent Augustine." 96

En voyant tout cela, elle comprend que maintenant elle ne pourrait plus vivre ainsi et que, si elle n'est

94 Ibid., p. 85.

95 Ibid., p. 85.

96 Ibid., pp. 89-90.

pas encore en état de se mettre au niveau de son mari, elle ne pourrait plus néanmoins vivre comme elle le faisait autrefois; elle est même assez fière d'en être sortie.

" Elle eût alors je ne sais quel orgueil de ses chagrins, en pensant qu'ils prenaient leur source dans un bonheur de dix-huit mois qui valait à ses yeux mille existences comme celle dans le vide lui semblait horrible". 97

Elle n'envie pas sa soeur, Virginie qui pourtant semble heureuse avec son mari et parfaitement adoptée à la vie terne de boutiquier. Elle et son mari ont accepté la vie " Comme une entreprise commerciale où il s'agit de faire, avant tout, honneur à ses affaires." 98

C'est alors qu'elle va voir Mme de Carigliano et par là, c'est un troisième contraste que nous présente Balzac. Augustine va comprendre qu'il est " des mésalliances d'esprits aussi bien que des mésalliances de moeurs et de rang." 99 Et cette coquette lui redit sous une autre forme ce que son père lui avait déjà dit à propos de son mariage disparate.

" Je connais trop le monde, ma chère, pour vouloir me mettre à la discrétion d'un homme trop supérieur. Sachez qu'il faut se laisser faire la cour par eux.

97 Ibid., p. 90.

98 Ibid., p. 87.

99 Ibid., p. 83.

mais les épouser! c'est une faute. Nous autres femmes, nous devons admirer les hommes de génie, en jouir comme d'un spectacle, mais vivre avec eux! jamais" 100

Mais Augustine ne peut pas changer les choses, elle a épousé un homme de génie. Et de plus elle se sent en état d'infériorité devant cette femme. Elle a pu admirer en attendant d'être introduite dans son boudoir le cadre dans lequel vit la duchesse et elle est toute prête à excuser son mari.

" Quand elle parcourut ces vestibules majestueux, ces escaliers grandioses, ces salons immenses ornés de fleurs malgré les rigueur de l'hiver, et décorés avec ce goût particulier aux femmes qui sont nées dans l'opulence ou avec les habitudes distinguées de l'aristocratie, Augustine eût un affreux serrement de coeur : elle envia les secrets de cette élégance de laquelle elle n'avait jamais eu l'idée, elle respira un air de grandeur qui lui expliqua l'attrait de cette maison pour son mari" 101

La conversation qu'elle a dans ce cadre avec la duchesse lui apprend que la vie est un combat. Elle comprend de plus que pour ce combat elle n'est pas préparée; elle a une âme faible, c'est la duchesse qui a une âme forte. Et Augustine n'aura pas la force de pouvoir mener ce combat.

100 Ibid., p. 106.

101 Ibid., p. 98.

L'ouvrage se termine sur la phrase suivante :

" Les humbles et modestes fleurs, écloses dans les vallées, meurent peut-être quand elles sont transplantées trop près des cieux, aux régions où se forment les orages, où le soleil est brûlant"¹⁰²

Par cette phrase finale, Balzac nous rappelle sa théorie de l'habitat : le cadre influe sur ceux qui y vivent et ceux essaient de s'affranchir de ce cadre courent à leur perte.

¹⁰² Ibid., p. 115.